

SOMMAIRE

I. <u>JEAN GREINDL</u>	p. 2
II. <u>TEMOIGNAGES</u>	p. 11
1. Témoignage du Comte Georges d'OULTREMONT	p. 12
2. Témoignage du Baron Michel van der STRATEN WAILLET	p. 16
3. Témoignage de Mrs James LANGLEY	p. 19
4. Témoignage d'Andrée DE JONGH	p. 25
5. Témoignage de Constance LIEGEOIS et Mme WARNON	p. 29
6. Témoignage de Mme Georges EECKELAERS	p. 32
III. <u>LA MORT DE JEAN GREINDL</u> , récit du Baron SNOY et d'OPPUERS	p. 36
IV. <u>LETTRES</u>	
1. Lettre de M. Jean NAUS à M. Paul HENRIJEAN, amis de Jean GREINDL	p. 49
2. Lettre du responsable du M.I.9. à Londres, Airey NEAVE	p. 56
V. <u>ARTICLES DE JOURNAUX</u>	p. 58
 <u>ANNEXE : citations</u>	 p. 62

BIBLIOGRAPHIE

I. JEAN GREINDL

Jean GREINDL est né à Bruxelles le 10 avril 1905. Il est le second enfant et l'aîné des cinq fils de Paul et d'Isabelle de BURLET.

Paul GREINDL est à ce moment officier au 1er Régiment de Carabiniers cyclistes, mais il devra bientôt quitter la carrière militaire en raison d'une grave maladie de coeur; celle-ci ne l'empêchera pas toutefois de reprendre du service comme volontaire lors de l'invasion de la Belgique en 1914 et de participer aux Campagnes d'Afrique et à l'occupation des territoires de l'Est Africain Allemand (dont le Rwanda et le Burundi) en qualité d'aide de camp du Général MALFEYT.

L'enfance de Jean se passe à Bruxelles dans une maison entourée d'un jardin assez grand pour un jardin de ville, où son imagination constructive le porte à inventer mille jeux et aventures. Il fait ses humanités au Collège Saint-Boniface à Ixelles et termine sa rhétorique chez les Bénédictins de Saint-André près de Bruges.

L'Afrique l'attire; il fait des études d'agronomie à Gembloux qu'il complète par une formation spéciale à l'Institut Colonial de Vilvorde d'où il sort premier, signalé par ses professeurs comme sujet d'élite.

A l'âge de 20 ans, il est engagé par la FORMINIERE, société qui exploite de grandes plantations d'hévéas dans la forêt tropicale, aux environs du lac Léopold II. Le climat, dans cette région du Congo, est très chaud et humide.



Jean Greindl

Jean quitte la Belgique en août 1925, à bord du vapeur "l'Anversville", pour un terme de trois ans. Le voyage est long : un mois de mer, puis quelques jours de navigation fluviale l'amènent au poste de Mongobele sur la rivière M'Fimi auquel il est affecté.

Après quelques jours de mise au courant, on lui confie la direction du poste. "Me voilà seul blanc dans ce poste et cela me fait une drôle d'impression d'avoir tout ce poste sous ma responsabilité, de donner les ordres qui me semblent bons, en un mot, de diriger plus de trois cents travailleurs" écrit-il à ses parents le 12 octobre 1925. Le travail ne consiste pas seulement à veiller à la bonne marche des plantations : il faut assurer le ravitaillement des ouvriers, construire les différents bâtiments (logements, hangars ...) et éventuellement un pont ou une route, diriger l'usine à caoutchouc.

Très doué pour les langues, il ne lui faut que quelques mois pour avoir une connaissance parfaite du Lingala, ce qui lui permet un contact personnel avec ses travailleurs; "je connais mes quatre cents types ainsi que la femme de chacun, leurs petites histoires et leur caractère en général ..." (lettre à ses parents du 15 février 1928).

A la fin de son premier terme, il envisage de quitter la FORMINIERE pour s'installer à son compte. Il décide de s'associer au Docteur GALLER pour créer une plantation de café. Cet ancien médecin de la FORMINIERE le connaît bien pour l'avoir vu lors de ses visites aux travailleurs et il "apprécie son ardeur au travail ainsi que la façon énergique mais bienveillante avec laquelle il conduit sa main-d'oeuvre".

Après un congé de quelques mois en Belgique, Jean, accompagné du Docteur GALLER, s'embarque en juillet 1929 pour le Lomami (Est du Kasai); ils y font, en septembre, choix d'un terrain dont ils obtiennent la concession. C'est un lieu isolé, appelé Kamami, du nom de la petite rivière qui le borde.

Sur ce terrain, il n'y a rien.

Avec l'aide de travailleurs recrutés dans les environs et qu'il initie aux différents métiers de maçons, charpentiers, menuisiers, chauffeurs, mécaniciens ..., Jean réussit en un an à défricher et planter 80 hectares de champs de caféiers, à construire une maison en briques fabriquées et cuites sur place, un camp de 90 cases pour les travailleurs et les bâtiments annexes : huilerie, garage, magasin.

Il doit lutter contre les éléments, orages et tornades qui emportent les toits des bâtiments et ravagent champs et pépinières, et contre les menaçantes invasions de sauterelles.

La grande distraction de Jean, et d'ailleurs la seule qu'offre cette contrée sauvage, est la chasse; le pays est très giboyeux, les galeries forestières sont le repaire des lions et des léopards qui viennent rôder jusque dans la plantation et les troupeaux de buffles et d'antilopes sillonnent la savane boisée.

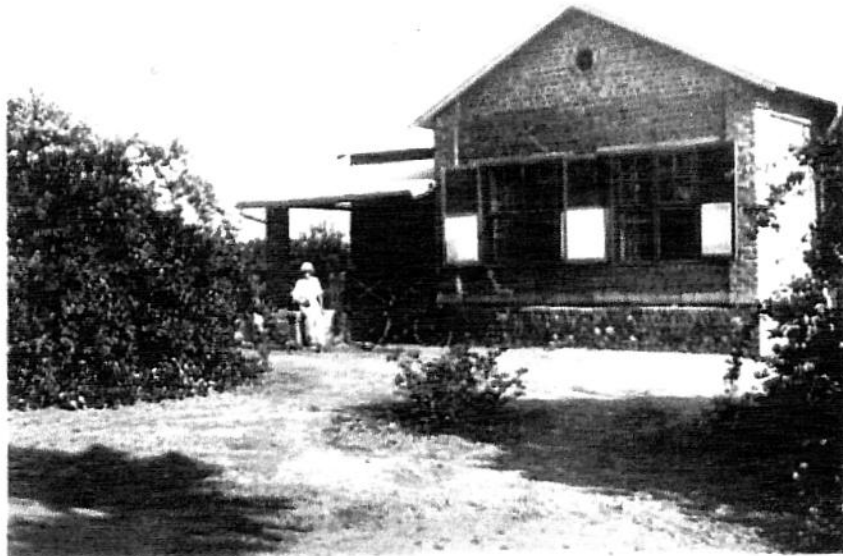
La chasse est une nécessité, autant qu'un sport, car en dehors du maigre poulet africain, la viande de chasse est la seule disponible dans cette partie du Kasai. Les travailleurs apprécient particulièrement l'hippopotame et le buffle, ce dernier étant un gibier assez peu commode.

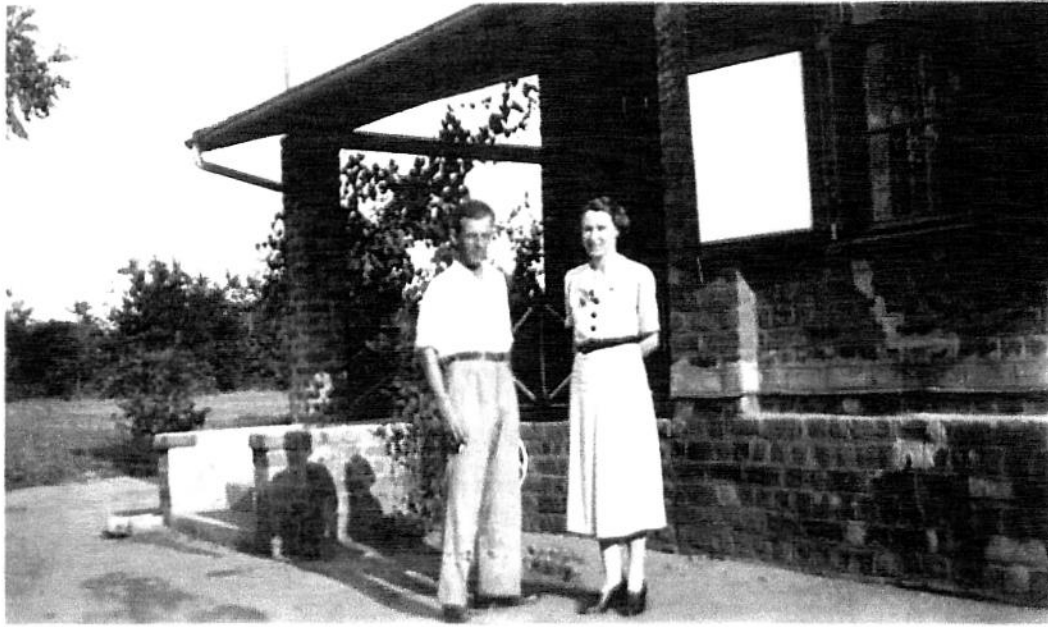
Kamami



La maison

Construite en briques façonnées et cuites sur place





Jean et Bernadette Greindl à Kamami



Un champ de caféiers

Le soir, Jean qui a la confiance de ses travailleurs et parle couramment leurs langues, "tranche les palabres" : chacun vient lui exposer ses problèmes, le différend qui l'oppose à un voisin ou à un frère ... On attend de Bwana Kasongo, le Grand Chef - ainsi le désignent ses travailleurs - qu'il juge et démêle les responsabilités.

Des années plus tard, en avril 1949, LOMAMI, un travailleur engagé depuis 1929 à la plantation et devenu capita-chef, parle ainsi de Jean GREINDL : "dès son arrivée à Kamami, le Baron Jean GREINDL a su se faire le chef incontesté de ses travailleurs et gagner leur estime et celle des indigènes de la région. Il fut le principal acteur de la création des plantations, de la partie administrative et commerciale. Il sut se rendre le chef moral de ses travailleurs et même des chefs de la région" (propos recueillis par M. CARLIER, gérant de la plantation de 1948 à 1950).

Au cours d'un congé en Europe, Jean épouse à Bois-Seigneur-Isaac, le 10 mai 1937, la Baronne Bernadette SNOY et rentre avec elle à Kamami où elle découvre, malgré le grand isolement, une maison agréable et pourvue de tout le confort : eau courante, électricité, radio ...

En dix ans, la plantation s'est régulièrement étendue; elle couvre, en 1940, une superficie de 300 hectares de champs de caféiers et d'arbres fruitiers.

En février 1940, Jean quitte Kamami avec sa femme et leur fille d'un an pour ce qui ne doit être qu'un congé de quelques mois ... mais le 10 mai, l'armée allemande envahit la Belgique ...

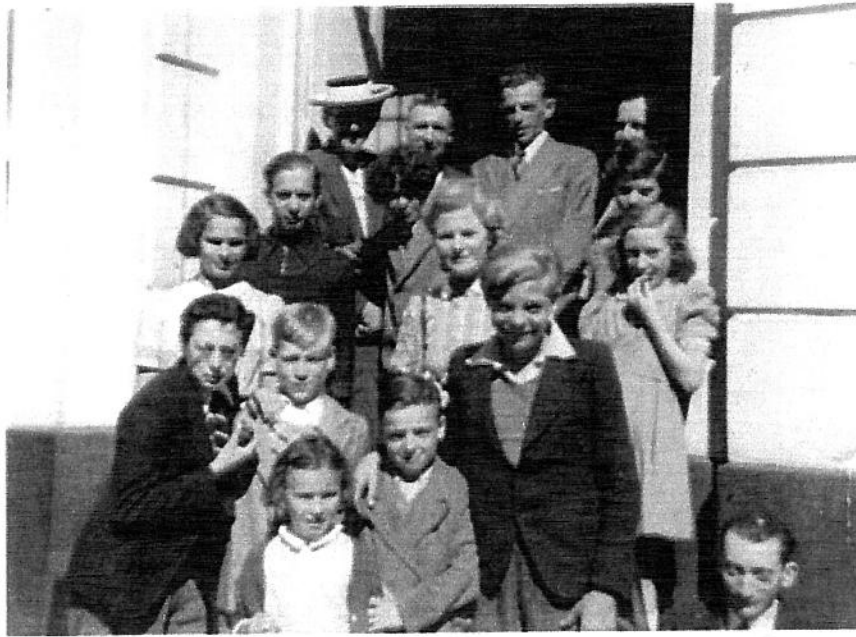
Immédiatement Jean cherche à s'engager mais l'Armée ne veut pas de lui, car en tant qu'aîné de cinq frères, il avait été dispensé du service militaire.

On lui enjoint de suivre le Ministère des Colonies qui part vers le Sud. Il aboutira ainsi dans les Pyrénées d'où il parvient à revenir en août.

Il s'occupe alors des "Centres d'accueil" créés pour aider les réfugiés revenant du Sud à se réinstaller en Belgique. Quand ceux-ci sont clôturés, il prend la direction de la Cantine Suédoise qui, grâce à la générosité de la Suède, pays neutre, offre des repas aux enfants de Bruxelles affaiblis par la pénurie alimentaire. Cette Cantine, installée 9 rue Ducale, dans une belle maison du XVIIIème siècle, sera une excellente couverture pour le chef d'une ligne d'évasion, personne ne pouvant s'étonner d'allées et venues fréquentes dans un immeuble occupé par toute une série d'organismes caritatifs; de plus, cette maison offre la sécurité d'une deuxième issue dans une rue parallèle.

Ces activités mettent Jean en contact avec beaucoup de monde; cela l'amènera - en voulant aider un ami d'un de ses frères à rejoindre la R.A.F. - à avoir connaissance d'une organisation clandestine qui a pour but d'aider les prisonniers évadés, les soldats restés sur le continent après Dunkerque et, plus tard, les aviateurs tombés en Belgique, à retourner en Angleterre.

Il est en rapport avec cette "Ligne" depuis un certain temps quand, à la suite d'arrestations, ses fondateurs (Andrée DE JONGH et son père) sont obligés de quitter la Belgique et de s'établir à Paris. Jean s'offre alors à en reprendre la direction en Belgique, tâche difficile car tous les liens entre les différents membres subsistants de la Ligne sont coupés.



Jean Greindl entouré des enfants bénéficiant des repas offerts par la Cantine suédoise



9, rue Ducale, siège de la Cantine suédoise et de nombreuses autres associations caritatives

Jean parvient à rétablir certains contacts, recrute des volontaires et, sur cette base, entreprend une authentique recréation de la Ligne. Il tisse une véritable toile d'araignée sur le territoire belge en organisant des centres à Gand, Namur, Liège et Hasselt dépendant directement du bureau du Chef à Bruxelles. A ces centres, s'adressent les échelons régionaux dont dépendent des agents locaux.

Ce dispositif a l'avantage d'assurer un cloisonnement de sécurité et permet une information très rapide de l'endroit (ou des endroits) où se cachent un ou des aviateurs dont l'appareil vient d'être abattu, ce que la radio allemande ne manque jamais d'annoncer fièrement.

L'efficacité de ce système sera prouvée par le nombre d'aviateurs alliés sauvés par Jean : 70 en dix mois. A ceux-ci s'ajoutent des Belges (une vingtaine environ) qui, pour combattre ou échapper à l'ennemi, souhaitent parvenir à Londres; parmi eux, le célèbre pianiste d'origine juive, Stefan ASKENASE et sa femme, le Capitaine HENRY de la LINDI, le Prince Albert-Edouard de LIGNE ...

Mais, ce travail est périlleux et, comme tout chef de réseau, Jean sait que ses jours d'homme libre risquent d'être comptés.

Pour assurer la continuité de la Ligne, il cherche et trouve quelqu'un, Monsieur X qui acceptera de le remplacer au cas où il devrait, pour d'évidentes raisons de sécurité, quitter rapidement son poste. (1)

(1) Après la guerre, on écrira en Angleterre qu'il n'avait pas prévu d'éventuel remplaçant, ce qui est tout à fait inexact.

Au mois de novembre 1942, des Allemands se faisant passer pour des aviateurs américains, réussissent à s'infiltrer dans la Ligne et, par suite de circonstances malheureuses, échappent à l'interrogatoire auquel tous les évadés sont soumis à leur arrivée à Bruxelles, interrogatoire qui a habituellement lieu dans l'église Saint-Joseph au square Frère-Orban. Ces deux faux Américains provoquent une série d'arrestations qui mettent en grand péril le Centre du réseau.

Jean expédie en Angleterre ceux de ses collaborateurs les plus brûlés et, étant lui-même menacé, demande à Monsieur X ... qui a accepté de lui succéder, de prendre la Ligne en mains ... mais alors que Jean achève de le mettre au courant, celui-ci est effrayé par l'ampleur de la tâche et, changeant d'avis, refuse de prendre cette responsabilité.

Jean se sait brûlé, il le sait mieux que personne, mais il sait aussi que le Sud compte sur lui et ne comprendrait pas qu'il s'en aille; il cherche un nouveau successeur, mais en même temps, se soucie de savoir si ce travail est vraiment efficace, s'il rend aux Alliés des services qui justifient les risques graves que courent ceux qui le secondent.

Le seul moyen qu'il a de le savoir est de faire parvenir un message aux Anglais par les membres du réseau envoyés à Londres.

La réponse arrive en janvier 1943. Jean se rend à Paris avec deux de ses proches collaborateurs (1) pour y rencontrer Dédé DE JONGH et connaître l'avis de Londres. "Ce travail est d'une importance immense pour le moral de toute la R.A.F.; il faut non seulement continuer mais étendre le réseau à la Hollande" affirme-t-on à Jean. Les services du M.I.9. (Military Intelligence) savent pourtant bien que le Chef en Belgique est brûlé.

(1) Jean INGELS et Eric de MENTEN de HORNE.

Au début de février, un nouveau successeur est trouvé et initié aux arcanes du travail et Jean s'apprête à partir lui aussi pour l'Angleterre, mais le 6, les Allemands l'arrêtent; au même moment, ils arrêtent aussi sa femme qui réside chez sa mère, rue Froissart.

Il s'ensuit pour Jean une détention très dure qui, après les interrogatoires assortis des coups et violences d'usage, se passe au secret, dans une caserne (1) occupée par des régiments allemands et donc objectif militaire, endroit dans lequel, d'après les lois internationales, il est interdit d'incarcérer des civils. Les Allemands n'en ont cure.

Durant les interrogatoires, Jean prend tout sur lui, faisant le maximum pour protéger ceux qui sont encore libres. Malheureusement, les Allemands savent beaucoup de choses, car depuis deux mois avant son arrestation, un membre du contre-espionnage s'était infiltré dans le réseau (cfr lettre du R.P. Béda RIGAUD du 23/12/1947, arrêté deux jours après Jean).

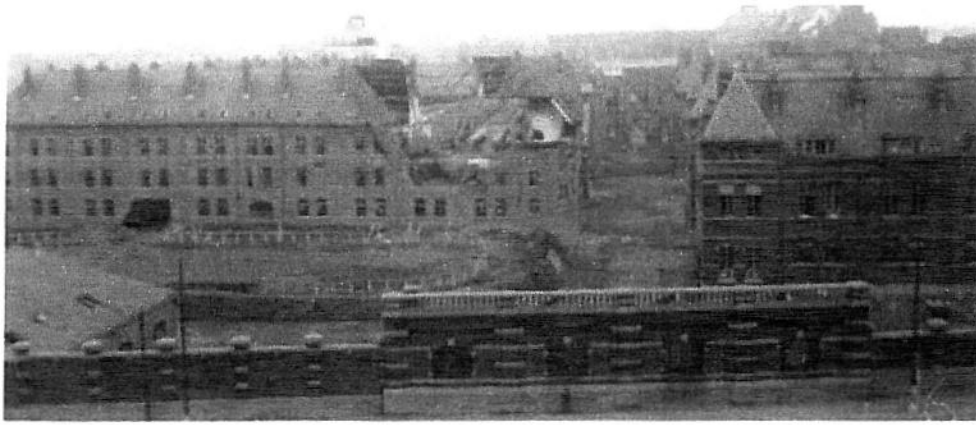
Ce n'est qu'après sa condamnation à mort, le 29 avril, que Jean sera autorisé, à quelques reprises, à revoir sa femme (elle-même libérée après trois semaines d'emprisonnement à Saint-Gilles). Ces brèves entrevues ont lieu dans des endroits différents où Jean est amené les yeux bandés (ni lui ni sa famille n'étant autorisés à savoir où il est, et pour cause) et toujours en présence d'un Allemand.

(1) La caserne de Gendarmerie, avenue de la Couronne.

Le 7 septembre 1943, des vagues d'avions alliés survolent Bruxelles et bombardent les casernes; bombardement effectué d'une altitude élevée et, de ce fait, d'une grande imprécision : les casernes sont atteintes mais aussi un grand nombre de maisons, ce qui cause la mort de nombreux civils.

Une bombe tombe dans la cellule de Jean qui est tué sur le coup, par ceux-là même qu'il a tant contribué à aider.

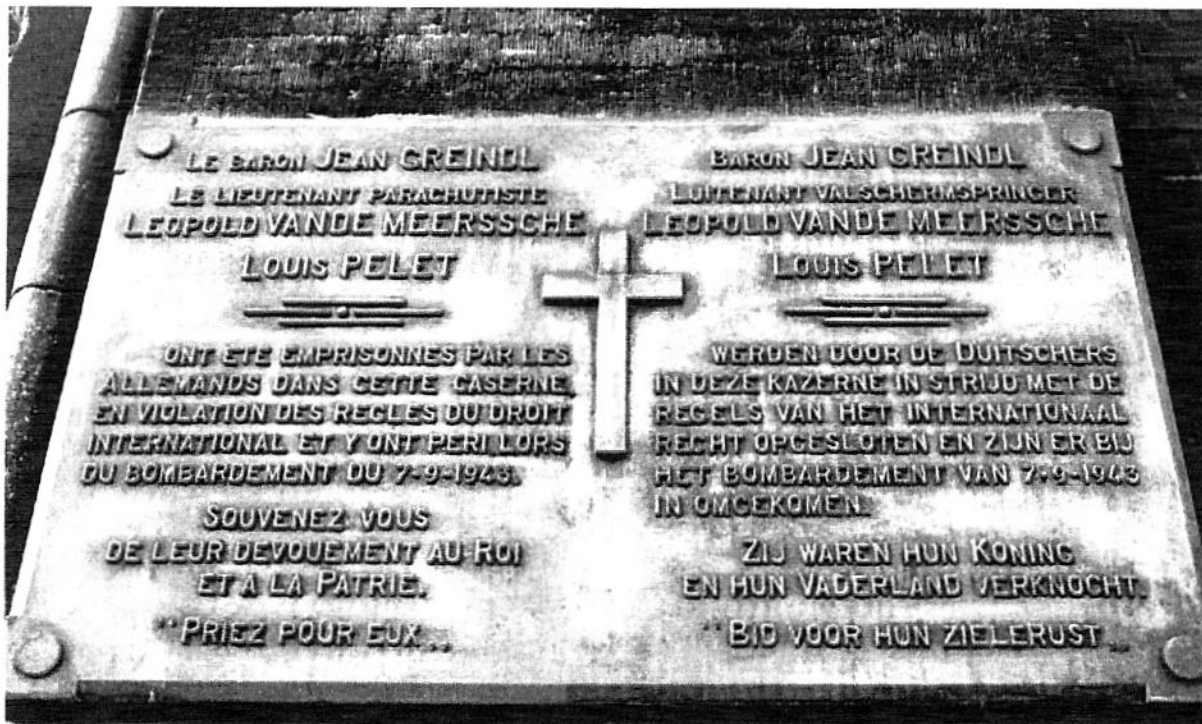
Servir son pays sans mesurer son effort, venir en aide à des hommes en difficulté, sont les mobiles qui ont poussé Jean à s'engager "jusqu'au sacrifice suprême, dans un élan de générosité et de dévouement qui dépasse de beaucoup l'accomplissement du devoir" (termes extraits d'une lettre d'ami).



7 septembre 1943

*Bombardement américain de la caserne de Gendarmerie et du quartier avoisinant
(Photo prise d'un immeuble de la rue Juliette Wytsman)*

La cellule où était incarcéré Jean Greindl se trouvait à l'étage supérieur



A l'initiative de la Baronne Jean Greindl, une plaque commémorative est apposée sur le pilier central de l'entrée principale de la caserne de Gendarmerie, avenue de la Courome ; elle est inaugurée le 9 novembre 1946

II. TEMOIGNAGES

En septembre 1944, la Baronne Jean GREINDL reçoit la visite d'un officier américain, le Lieutenant-Colonel aviateur Peter BLATE qui vient tout exprès lui exprimer l'admiration et la reconnaissance qu'il éprouve et que partagent ses compatriotes pour l'aide apportée par Jean aux aviateurs alliés.

Il suggère que Bernadette demande à ceux qui ont travaillé avec Jean et donc partagé les dangers qu'il a courus, d'écrire leurs souvenirs de cette période et de leur Chef.

Nous avons ainsi une série de témoignages sur Jean
et sur son action écrits dès 1945 par :

Georges d'OULTREMONT

Michel van der STRATEN WAILLET

Mrs James LANGLEY, née Peggy van LIER

Andrée DE JONGH

Constance LIEGEOIS et Mme WARNON

Madame EECKELAERS

1. Témoignage du Comte Georges d'OULTREMONT

1945

Georges d'OULTREMONT est un des guides chargés de convoier les aviateurs de Bruxelles à Paris. Il sera envoyé en Angleterre en décembre 1942 à la suite de l'infiltration dans la ligne d'agents allemands se faisant passer pour des aviateurs américains.

Durant cette guerre, que ce soit en Belgique, en France ou en Angleterre, j'ai été sous le commandement de beaucoup d'hommes dont la plupart furent magnifiques par leur valeur, leur courage, et leur exemple du devoir. Mais de tous, celui qui m'a laissé vraiment l'image d'un entraîneur d'hommes, c'est Jean GREINDL.

Je lui suis présenté fin mars 1942. "C'est très gentil de nous aider, tu t'appelleras Charles, mais tu sais quand on est pris pour notre petit travail, on en sort difficilement", me dit-il, avec son sourire admirable de sérénité et de confiance dans la vie.

Quinze jours plus tard, je faisais mon premier voyage pour Paris.

Je me souviens encore de tous les conseils qu'il me donnait la veille, comme une maman à son petit qui va au collège pour la première fois.

Cela deviendra un rite par après. Chaque fois qu'un convoyeur partait en mission, le jour précédent, tous les purs et les initiés se réunissaient.

Je garde de ces réunions le meilleur et le plus vivant souvenir. On y écoutait les dernières recommandations du Kas (1), puis c'était le dégonflage en règle de ceux qui restaient : on y entendait les phrases suivantes :

"Toujours les mêmes", "Tu vas te faire prendre", "Tu es fatigué, tu ne veux pas que je te remplace ?" "Rapporte-moi un melon ou du parfum de Paris", "Je te souhaite la poisse et qu'on ne te voie plus" et bien d'autres encore... On s'y amusait beaucoup. Mais ce que nous aimions par dessus tout et ce que nous réclamions, c'était les histoires d'Afrique du Kas et tout ce qu'il avait créé et travaillé dans sa plantation au Congo. Il était rayonnant de bonheur de pouvoir en parler, car c'était son oeuvre, tout comme ce que nous faisons était son oeuvre.

Il était le centre de ces réunions; je les vois tous encore, Madame GREINDL, sachant très bien les risques que son mari courait, le soutenant de son regard admiratif; Peggy, le cheval échappé, qui jouait à la jeune fille sérieuse; Eric, rigolant toujours et désolé de manquer d'ouvrage, voulant envoyer un télégramme à Londres pour augmenter la chute des aviateurs; Victor, discutant entre ses fous rires comment on cachait les messages dans son savon à barbe; Edouard, expliquant très dignement que ce travail était trop facile et que les Allemands étaient par trop bêtes.

Quand les voyageurs rentraient d'une expédition, ils devaient tout de suite téléphoner au Kas pour le prévenir de leur retour. S'ils ne le faisaient pas, le malheureux se faisait un mauvais sang épouvantable et à chaque nouveau départ, il était tout inquiet à l'idée qu'il pourrait nous arriver malheur. Il aurait tout osé, mais il n'aimait pas que ses coéquipiers courent un danger.

(1) Le Kas : diminutif de Kasongo, surnom congolais de Jean GREINDL qui veut dire "grand".

Dans les moments de détente, comme dans les moments difficiles, il gardait toujours sa bonne humeur et si parfois il se mettait dans une grande colère, elle était courte, juste et suffisante pour faire revenir à la raison celui sur qui elle tombait. Il ignorait la rancune et s'il devait faire une réprimande, il se reprochait toujours après d'avoir été trop dur et d'avoir fait de la peine.

Pourtant, il y avait des gens qu'il ne pouvait pas supporter, les "nouilles" : ceux qui avaient peur du risque et de l'effort. Quand il s'adressait à des gens de cette catégorie, il ne pouvait s'empêcher de leur faire sentir son mépris. Ce seront les seuls ennemis qu'il aura et c'est un mérite de plus à son actif que d'être craint par les pleutres

Cette gaieté qu'il semait autour de lui était un lien d'attachement à sa personne.

Je le vois riant aux éclats aux bonnes histoires d'Eric et de Victor.

Revenant un jour tous les deux de Paris, nous avons trouvé une pancarte de l'organisation Todt et nous l'avions collée sur la porte du compartiment. Malgré une foule plus que dense qui s'écrasait dans tout le train, nous avons voyagé allongés sur les banquettes jusqu'à Bruxelles et chaque fois qu'un individu osait entrer, on criait "Heraus" et nul n'essayait plus d'y pénétrer, pas même les douaniers boches.

Sa franchise était proverbiale. S'il devait dire son fait à celui d'entre nous qui n'avait pas agi comme il le désirait, il le lui disait sans ménagements, car il ne connaissait pas la susceptibilité ni l'esprit de froissement, aussi il ne pouvait supposer que les autres pensent autrement dans ce domaine.

Le Kas était rude d'aspect et faisait peur aux timorés, et pourtant il était d'une remarquable finesse : tout son être et sa manière d'agir en sont un témoignage. Et cela dans tout ce qu'il touchait, dans cette recherche de la grosse part du danger, dans cette ligne de conduite basée uniquement sur la sincérité, l'intégrité et l'honneur. Dans sa manière de parler aux gens, directe, sans arrière-pensée, sereine, et pour ses amis, prenante et attachante. Dans sa façon de rouler le boche, sportivement et se réjouissant du plus petit succès comme un grand gosse. Dans sa façon d'aimer et de couvrir ses collaborateurs, telle une poule avec ses poussins. Dans sa manière allègre et presque insouciante de supporter cette terrible responsabilité de chef de réseau d'évacuation d'aviateurs alliés, alors qu'il voyait clairement les terribles menaces qui le guettaient aux moindres fautes de lui-même et de chacun d'entre nous.

Il connaissait son devoir et voulait le remplir jusqu'au bout.

Quand nous sommes partis pour l'Angleterre, il aurait dû partir aussi, mais ses supérieurs lui ont demandé de rester jusqu'à ce qu'il ait formé un nouveau réseau ferme et solide ainsi qu'un nouveau chef. Il n'a pas trouvé de remplaçant en qui il avait toute confiance et il est resté malgré tous ses amis qui lui disaient de partir, malgré ce cercle de la Gestapo qu'il sentait se refermer sur lui, malgré sa femme et ses enfants qu'il adorait.

Il s'est sacrifié pour garder haut son honneur et pour l'amour de la Belgique.

Je suis fier de l'avoir connu.

2. Témoignage du Baron Michel van der STRATEN WAILLET

1945

Michel van der STRATEN WAILLET s'occupait d'activités socio-caritatives dont les bureaux étaient installés dans la même maison que la Cantine Suédoise. Il ne faisait pas partie de la ligne, mais était au courant des activités clandestines de Jean GREINDL.

La guerre l'avait surpris en Europe alors qu'il venait d'arriver du Congo pour un congé de quelques mois. Il se rongait les poings de ne pouvoir rejoindre l'Afrique.

Un besoin d'activité, autant que la volonté de servir son pays dans les tristes circonstances d'alors, le poussaient à offrir ses services au Centre d'Accueil du boulevard Poincaré.

C'est dans le courant de l'été 1940 qu'il vint au Centre d'Accueil par lequel un grand nombre de Belges étaient rapatriés de France. Un bureau venait d'être créé afin d'organiser des caravanes qui partaient rechercher des compatriotes en France.

En collaboration avec quelques autres dont M. BIDOUL, il a organisé ce bureau aussi bien qu'une agence de voyage aurait pu le faire. Il y régnait une atmosphère toute particulière qui n'était ni l'amateurisme des oeuvres de charité, ni l'ambiance commerciale de l'agence de voyage, mais un mélange des deux. Un M. COOK s'amusant à organiser des voyages pour son plaisir et celui de ses clients. Seuls ceux qui le connaissaient bien se rendaient compte que la volonté de "servir" était sa raison de vivre. Il possédait une volonté remarquable, tendue vers le bien et servie par des dons d'organisation réels. Ces qualités, il en fit preuve successivement au Centre d'Accueil et à la Cantine Suédoise. C'était sa façon de faire la guerre, car il souffrait de se trouver en Belgique sous l'occupation allemande, alors que son travail l'attendait au Congo.

Peu après, il trouva l'occasion de faire la guerre dans sa forme la plus difficile, celle qui réclame le plus de force morale : le mépris constant du danger, la connaissance et le maniement des hommes, le courage allié à la prudence, le don d'organisation.

Je ne dirai rien de son action en tant que chef du service de rapatriement des aviateurs alliés tombés sur le continent, d'autres, mieux au courant que moi de ses réalisations, ont dit le travail gigantesque qu'il a réalisé et le résultat éloquent qui est et restera son titre de gloire.

Ce que je voudrais dire encore, c'est qu'en plus de toutes les qualités requises pour un travail semblable et qu'il possédait à un haut degré, il possédait deux vertus qui sont le propre des héros : le don de soi et l'humilité.

Jean GREINDL possédait toutes les qualités requises pour en faire un chef obéi et aimé. Il avait le sens de l'organisation, était courageux, discret, en plus de cela humble et d'une bonne humeur égale. Son humour était un remède radical contre l'angoisse, contre le pessimisme, comme contre un optimisme exagéré.

A ceux qui lui conseillaient de passer en Angleterre, en lui disant qu'un homme marié et père de famille ne pouvait risquer sa vie tous les jours, il répondait que justement il avait une raison supérieure de rester à son poste, ayant des êtres chers à libérer du joug allemand.

Après la mort de Victor MICHIELS, quand il eut mis ses principaux collaborateurs en sécurité, il recommença le travail, bien qu'il estimât qu'il était brûlé. Jamais il n'aurait permis qu'un de ses lieutenants travaillât dans des conditions semblables, mais puisqu'on en faisait une question d'honneur en ce qui le concernait, il ne voulait pas se dérober.

Dès ce moment, il prit des mesures de précaution supplémentaires, loua un appartement en ville et se rendit à la Cantine Suédoise à des heures irrégulières.

Bien qu'il se sentit traqué, il ne donnait jamais l'impression d'un homme ayant peur, ni dans ses paroles, ni dans son attitude. Jamais non plus, il n'eut de paroles amères vis-à-vis de ceux qui lui demandaient de rester à son poste dans des conditions qu'il jugeait certainement mortelles.

Il parlait peu du reste et jamais nous ne voulions le questionner.

Ce sont surtout des anecdotes qu'il racontait : ainsi la visite que fit von FALKENHAUSEN à la Cantine Suédoise à l'improviste et où Jean, tombant nez à nez avec lui, fut obligé de lui serrer la main, mais ignora complètement le colonel qui le suivait.

Il y a ainsi un grand nombre d'histoires, dont certaines sont passionnantes, mais il faudrait du temps et de la place pour les raconter.

3. Témoignage de Mrs. James LANGLEY, née Peggy van LIER.

septembre 1945

Peggy van LIER est chargée d'amener au "centre" de Bruxelles les aviateurs signalés dans les provinces, de les questionner pour s'assurer de leur authenticité, de les convoier jusqu'à Paris.

Comme Georges d'OULTREMONT, elle sera expédiée en Angleterre après le passage dans la Ligne des faux Américains. Arrivée à Londres, elle y rencontrera le Colonel James LANGLEY, un responsable du M.I.9. qu'elle épousera en 1944.

En septembre 1943, meurt à la prison militaire d'Etterbeek, à la suite d'un bombardement allié, le Baron Jean GREINDL dit "le Kas" ou "Nemo", chef en Belgique d'une ligne d'évacuation pour les aviateurs de la R.A.F.

Voici en très humbles mots l'histoire de son activité :

Le 6 mai 1942, MICHELLI, MORELLE, LEGRAND et d'autres sont arrêtés par la Gestapo. Le Kas, sans trop savoir comment, se trouve le dernier à entendre les instructions de MICHELLI (alors chef de la Ligne en Belgique) et n'ayant personne à qui les transmettre, décide de les suivre et devient à son tour chef de la Ligne en Belgique. Cette fameuse Ligne créée par Dédé DE JONGH, intrépide et persévérante, de qui la Ligne prend le nom : Ligne Dédé. Le Kas en connaît tout juste l'existence, sachant que le travail consiste à collecter tous les aviateurs alliés tombés en Belgique et les aider à regagner les côtes britanniques. Cela paraît simple, mais pour lui, les questions se posent en masses : où se cachent les aviateurs tombés ? Comment et par quelle frontière les expédie-t-on ? Avec quoi les munir de papiers d'identité. Passeports aux cachets multiples et sans cesse différents.

C'est de ce domaine inconnu et difficile que le Kas prend la succession. Il y entre de plain pied.

Tout d'abord, il faut rétablir le contact avec Paris, centre d'activité de la Ligne et que dirige Dédé aidée par son père. Personne ne connaît l'adresse, celle-ci engloutie avec MICHELLI.

Heureusement, Suzanne, la soeur de Dédé, offre son aide. Après avoir tâté maintes adresses probables, Dédé et son père sont découverts. Très heureux, ils approuvent la résolution du Kas de continuer le travail et donnent des instructions, des adresses. Tout cela, le Kas doit le mettre au clair. Mais bien des gens, durant ces premiers jours de recherches, se font arrêter; les lignes secondaires suggérées par Dédé sont coupées les unes après les autres et les adresses sont brûlées. Tout semble crouler à chaque instant, mais le Kas reste ferme et continue à bâtir.

Il établit son quartier général à une cantine qu'il dirige. Excellent endroit où la dissimulation sous prétexte d'aide est facile. L'équipe qu'il forme est petite.

Tout d'abord, il faut des recruteurs qui iront chercher les aviateurs signalés, des maisons où les héberger, les nourrir, les vêtir; des guides, gens froids et sûrs qui devront escorter les aviateurs à Paris bravant frontières et gardes allemands. Les faux passeports et papiers d'identité éminemment importants sont difficiles à obtenir. Tel imprimeur arrêté, tel n'osant plus, pour raisons familiales, continuer le dangereux travail. Mais le travail doit se faire et désespérément le Kas explique, persuade et gagne. Xavier van LIDTH de JEUDE restera jusqu'à la fin le courageux et fidèle imprimeur.

L'arrivée du premier aviateur est comme don de Dieu. Enfin, va se mettre en marche la nouvelle machine d'expédition. La curiosité mêlée d'inquiétude saisit le petit groupe à ce premier voyage. Tout est si neuf ... les papiers d'identité, le guide, la route ... Georges d'OULTREMONT, le premier guide, s'acquitte à merveille de sa première mission. Cet initial succès est l'encouragement à élargir le terrain. Des postes recruteurs sont établis partout.

Le Kas entre en contact avec des postes d'espionnage, tous disposés à céder les aviateurs tombés. Les maisons de recueil à Bruxelles sont établies et se montrent infiniment solides et ardentes. La nourriture est volée aux Allemands. Les vêtements, au début difficiles à trouver, sont donnés en masse par une firme patriote. Tout est prêt pour recevoir les aviateurs en nombre.

En juillet, ils abondent. Les aviateurs se cachent dans mille endroits différents : une masure, un presbytère de campagne, une maison de ville, une péniche et même un jour, des bois de sapin où deux officiers se tiennent terrés pendant trois jours, mourant de soif et de fatigue.

Les aviateurs sont cherchés par les guides et ceux-ci escortent souvent des gens loqueteux à l'air outrageusement anglo-saxon. Parfois, les aviateurs sont amenés à Bruxelles par des lignes indépendantes. Le lieu de rendez-vous est le porche d'une église. Là, ils sont jugés par le Kas ou ses amis qui posent les questions nécessaires. L'angoisse est grande car toujours rôde la hantise que des agents allemands posent comme britanniques. L'accent est-il anglais ? Les réponses correctes ? Les difficultés augmentent dans le cas d'aviateurs, tels ces deux Russes échappés d'Allemagne et qui ne parlent que leur langue nationale.

Un week-end rassemble tout un équipage venu par trois côtés différents. La joie est grande et l'Angleterre envoie un message de félicitations et d'encouragement.

Mais tout n'est pas joie car souvent les aviateurs sont inexistants ou s'avèrent n'être que de pauvres gens traqués par la Gestapo. Le Kas les aide toujours, mais ne peut les expédier par la Ligne exclusivement réservée aux aviateurs.

L'année 1942 est l'année dure car les aviateurs sont rares, difficiles à trouver et l'Angleterre supplie de les recevoir. Aussi, le Kas ne laisse passer aucune occasion. Toute chance est investiguée, toute promesse est approfondie.

Paris, souvent, demande d'autres cachets, d'autres papiers. Le chef-d'oeuvre de cette sorte fut le passeport nécessaire pour le trajet vers Paris; le diagramme sur papier orange est extrêmement compliqué et difficile à déchiffrer. Le Kas passe des heures à le retracer. Le passeport sort de presse et aussitôt, le Kas s'embarque pour Paris, voulant expérimenter lui-même la validité du passeport. Il en a toute l'occasion car, à ce voyage, les Allemands sont spécialement sévères et méticuleux.

A l'Allemand qui lui demande où il va, froidement, il répond : "Paris" et tend le papier orange qui est examiné et remis avec satisfaction.

Trouver et expédier sans accroc les aviateurs sont la grande préoccupation du Kas, mais il consacre aussi un temps considérable à trouver le moyen de libérer MICHELLI, MORELLE et les autres. Aidé par Monsieur X (ROBERTS JONES depuis fusillé), les plans se succèdent les uns après les autres.

Un jour, les prisonniers doivent s'échapper durant leur trajet à quelque interrogatoire. Tout est prêt pour les cacher et les expédier. Mais à la dernière minute, les prisonniers ont les menottes aux poings et ne peuvent fuir.

Un autre jour, les prisonniers aidés par leurs gardes allemands, doivent être remis à Valenciennes. Un guide est dépêché pour les recevoir. Nouvelle attente, nouvelle déception.